

Une topographie sacrée = Eine aussergewöhnliche Topographie = Una topographia sacra

Autor(en): **Leiris, Michel / Jaunin, Françoise**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizer Kunst = Art suisse = Arte svizzera = Swiss art**

Band (Jahr): - **(1989)**

Heft 2

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-624384>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

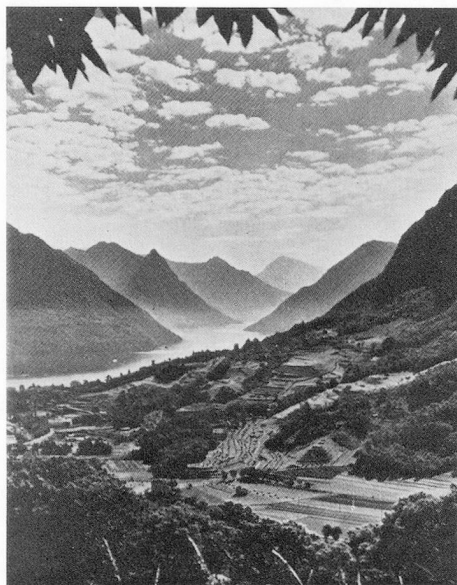
Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une topographie sacrée

«J'aime les tracés anguleux que l'œil projette dans le ciel pour saisir les constellations, l'ordonnance mystérieusement préméditée d'un mouvement, le sol lui-même enfin, lieu plan par excellence de toutes les figures.»

Michel Leiris.



Depuis le sommet de la colline qui domine le lac Majeur, l'impression est saisissante, insulaire et vertigineuse. Le serpent liquide qui se coule entre les montagnes se donne des allures de bras de mer. Dans l'estompement des plans successifs, le dernier virage semble promis à se perdre vers des infinis océaniques. Le Monte Verità est comme une île échouée au bord du monde.

Mais la situation géographique et l'étrange beauté du site suffisent-elles à expliquer que pour plus d'un demi-siècle, la Montagne de la Vérité soit devenue une manière de triangle des Bermudes de l'esprit, la cristallisation, sur un point minuscule de la carte du monde, de toutes les utopies du moment? Certains parlent plutôt, et les scientifiques tendent aujourd'hui à leur donner raison, d'une anomalie géologique et de vibrations magnétiques qui affoleraient les pendules et entreraient en résonance avec les âmes sensibles. A quoi s'ajoute que le Sud reste pour les Nordiques la projection d'un lieu idéal, le point de fuite mythique du grand retour à la nature, le paysage maternel baigné de lumière, la terre promise des améliorateurs de monde. Et que Ascona, dans le troisième tiers du dix-neuvième siècle, petit village inconnu, sans histoire et totalement à l'écart des grands centres, apparaît comme le symbole de cette «terra incognita» à laquelle rêvent tous ceux qui veulent réinventer le monde à l'abri des rumeurs du temps et de l'écume des jours. Tous ceux qui, de Mikhaïl Bakounine à Armand Schulthess, ont colonisé la colline magique ou ses absords pour en faire la métropole des philosophies alternatives.

C'est en 1974 que Harald Szeemann, le conservateur sans musée – sinon celui des obsessions qui n'existe que dans sa tête et dont obstinément, comme des poèmes éphémères, il révèle des fragments à travers ses expositions nomades – arrive sur un Monte Verità à l'abandon, commence son travail d'archéologie spirituelle et réveille la colline endormie des utopistes. Le Mont est un véritable palimpseste sur lequel se sont sédimentés les signes et symboles des mythologies de ses habitants successifs. Etrange et foisonnante histoire en vérité, que celle de ce nœud magnétique vers lequel convergent les visionnaires et les poètes de l'impossible! Cette montagne que Szeemann, anthropologue régional pour une topographie cosmique, aime à comparer à une déesse-mère aux nombreux seins qui aurait nourri de son lait tant d'idéaux magnifiques et tant de folles chimères.

Métropole des alternatives

La saga du Monte Verità s'écrit en trois actes. Acte I: une première vague d'exilés dépose sur ce rivage à la frange du monde une poignée de révolutionnaires, de fous et de rêveurs. Acte II: une seconde vague vient y faire transiter les idées et l'art nouveaux, aimante comme un pôle magnétique les différentes avant-gardes artistiques. Acte III: la troisième vague marque l'arrivée des excentriques dorés, toute une «jet set» internationale qui accourt sur ces lieux enchanteurs à l'invite de son noble amphitryon, jusqu'à ce que sa mort laisse le Mont orphelin. Et le rideau tombe sur

la colline. Ascona devient alors l'éden touristique des Germains en mal de Sud lumineux et de «luxe, calme et volupté», et le havre de tranquillité et de beauté où un troisième âge fortuné s'en vient vivre ses dernières années. Le paradis n'est pas mort, mais c'est un paradis profane désormais. Et pourtant Harald Szeemann, en vestale du feu sacré de la colline, en est persuadé: il y a encore une vibration sur la butte, il suffirait d'un souffle pour ramener l'étincelle!

L'histoire commence donc en 1869, avec l'arrivée dans la région de l'anarchiste russe adversaire de Marx Mikhaïl Bakounine qui prêche la plus immense de toutes les utopies, celle de la société sans gouvernement. Sa venue attire au Tessin une nébuleuse de libertaires de tout poil qui rêvent à l'échelle de l'univers. Tout près de là, sur les îles de Brissago, la comtesse russe Antoinette de Saint-Léger réinvente le paradis terrestre dans son jardin botanique aux essences rares et luxuriantes. Puis viennent les théosophes qui caressent le projet de construire un couvent laïc sur ce qui s'appelle encore la Monescia. Le don d'un terrain à Dornach les fera partir à Bâle et renoncer au Tessin. Ce sont alors les réformateurs de la vie, idéologues d'une troisième voie entre capitalisme et communisme, qui y installent leur coopérative végétalienne et baptisent la colline du nom de Montagne de la Vérité. Ils sont suivis de peu par une nouvelle vague d'anarchistes qui entendent faire d'Ascona la république des déshérités et des persécutés, et par un psychiatre dissident de Freud qui rêve d'une université pour la libération de l'humanité. La colline bruisse de mille

théories révolutionnaires enflammées et parfois antinomiques: de l'engagement social pour une société sans classes à l'individualisme comme voie de la réalisation de soi; de la révolution sexuelle à la maçonnerie mystique, d'une communauté agraire anarchiste communiste à l'émancipation de la femme, ou des naturistes «adorateurs du soleil» aux écologistes avant la lettre qui prêchent le grand retour à la nature. A partir de 1909, l'arrivée de la «comtesse cosmique» de la bohème muniçoise et de sa suite donne la première impulsion à l'afflux des artistes. Tous à leur manière sont animés par le désir de faire un art différent, étranger à toutes les académies. Sous l'égide de Rudolf von Laban et de son «école d'art» dont le programme prévoit l'initiation à tous les modes d'expression du génie humain, c'est d'abord la «Nouvelle Danse» qui, avec Mary Wigmann, Katja Wulff et Suzanne Perrottet, fait ses premiers pas sur la colline. La grande Isadora Duncan elle-même fait le voyage d'Ascona.

Mais la guerre fait rage en Europe, et le Tessin qui ne réclame pas le passeport de ses hôtes, accueille beaucoup d'émigrants. Nombre d'artistes, parmi eux, font la navette entre l'effervescence urbaine zurichoise et la nature méridionale tessinoise. Il y a là des Russes (von Jawlensky), des dadaïstes (Hugo Ball, Arp, Hans Richter), suivis plus tard par les constructivistes (El Lissitzky), le groupe allemand de la «Grande Ourse» (Walter Hebig, Ernst Frick, Albert Kohler, Gordon McCouch, Otto Niemeyer, Otto van Rees, Marianne von Werefkin), des artistes du Bauhaus (Albers, Bayer, Breuer, Schlemmer) les expressionnistes suisses (Ignaz Epper, Fritz Pauli, Robert Schürch). Dans les années vingt, la butte tessinoise est devenue un véritable village d'artistes. La coopérative des Végétaliens, qui commencent à trouver l'endroit trop peuplé à leur goût, quitte définitivement la Suisse pour le Brésil.

C'est alors qu'interviennent, en parfaite logique économique puisque l'endroit est devenu célèbre, les milieux de l'argent. Avec, dans leur sillage, les architectes et les promoteurs. Et c'est à ce moment-là, soupire Szeemann, que tout commence à se gâter. Mais n'anticipons pas, car le banquier qui rachète en 1926 la colline du Monte Verità pour cent soixante mille francs, n'a rien d'un banquier ordinaire. Il est même tout à fait extraordinaire. Edouard von der Heydt, baron de son état, conseiller de l'empereur Guillaume II par amitié, grand collectionneur d'art oriental et primitif (sa prestigieuse collection, aujourd'hui au musée zurichois du Rietberg, peut rivaliser avec celles du Louvre ou du British Museum) et grand amateur de peinture (c'est sa ville natale de Wuppertal qui en a hérité), fait construire sur sa colline tessinoise un hôtel de luxe.

Symbole des temps nouveaux, le bâtiment affiche fièrement, sous la signature «bauhausienne» d'Emil Fahrenkamp, l'esthétique typique du modernisme international. S'y lisent comme dans un cas d'école, les credos de la nouvelle architecture: rigueur géométrique de sculpture constructiviste, façade libre, fenêtres en bandeaux, toit-terrasse, inspiration navale et technologique, structures métalliques apparentes et grands rythmes horizontaux. L'intérieur n'est pas en reste non plus: les fauteuils portent la griffe de le Corbusier, les chaises celle de Breuer, les lampes de Wagenfeld, et les chaises longues de Eames. Assurément, Monsieur le baron a le goût sûr et le porte-monnaie bien garni! Il reçoit beaucoup et du beau monde en ses salons. Il a d'ailleurs quelques amis tout à fait extravagants, comme cet aristocrate balte, Elisar von Kupffer, qui fait construire à Minusio un «Sanctuarium Artis Elisarion» dédié à sa philosophie personnelle, le «clarisme», et illustré de sa main grâce à une inénarrable fresque mâtinée de souvenirs empruntés à Botticelli et à Maurice Denis qui raconte sur le ton du chromo naïf et prétentieux un «monde des bienheureux» peuplé de fleurs, d'oiseaux et d'hermaphrodites aux chairs roses et lisses comme des savonnettes qui ont tous son propre visage.

En 1933, les émigrants allemands commencent à arriver. La paix d'Ascona est signée en 1945. Dès 1950, conséquence du miracle économique allemand, le village tessinois devient la station mondaine et vieillissante à la mode. Les poètes visionnaires et les prophètes des mondes meilleurs se retirent dans les vallées écartées. A Auressio dans le val Onsernone, Armand Schulthess, dernier bâtisseur d'utopie du Tessin profond, consacre vingt ans de sa vie à réaliser son encyclopédie de la forêt, œuvre d'art brut en forme de poésie totale et de «junk-sculpture».

La colline au bois dormant

A sa mort en 1964, le baron von der Heydt lègue sa colline au canton du Tessin mais confie à la commune d'Ascona la tâche de lui garder une vocation artistique de haut vol. Ni l'un ni l'autre ne se montre très empressé à respecter les dernières volontés du feu donateur. L'affaire sombre doucement dans l'oubli et les bâtiments dans la décrépitude quand le pèlerin du Mont, Harald Szeemann, s'émeut de voir ainsi effacée du lieu et des mémoires une page aussi profuse et passionnante de l'histoire des utopies. C'est alors qu'il entreprend de la raconter à travers une vaste exposition-fresque qui commence au musée d'Ascona, au Monte Verità et sur les îles de Brissago, une tournée qui la promènera ensuite, entre 1978 et 1980, à Zu-

rich, Berlin, Vienne et Munich, tous lieux hautement signifiants dans la géographie spirituelle et artistique des hôtes de la montagne magique. Etape suivante de cette renaissance, la Casa Anatta, puis la Casa Selma, les maisons de bois à l'architecture d'inspiration théosophique des fondateurs de la communauté végétalienne, sont restaurées et dédiées à la saga du Monte Verità, racontant chambre par chambre, – photographies, peintures, lettres, objets et autres documents à l'appui – l'une des utopies qui y a trouvé terreau à sa (dé)mesure. Dernière étape en date: la construction, au sommet de la colline juste à côté des bains et des douches des hommes de la communauté réformiste qui rouillent tranquillement dans la forêt, d'un petit édifice en bois pour recevoir la fresque circulaire et le paradis presque hippy avant l'heure du noble Elisar, dont le temple de Minusio a été démoli en 1976 pour laisser la place à un centre culturel sans âme. Actuellement la commune de Minusio qui y a injecté six millions, s'en mord les doigts et se demande si elle ne va pas allonger six autres millions... pour reconstruire l'Elisarion!

Mais aujourd'hui, une ombre noire plâne sur la colline sacrée. Soucieux de sortir l'hôtel du Monte Verità des chiffres rouges auxquels il semble irrémédiablement abonné, le canton du Tessin a décidé de transformer l'établissement en maison de séminaires et de congrès. L'école polytechnique de Zurich en sera la principale bénéficiaire: elle a d'emblée posé sur la table de négociations deux millions pour la remise en état de l'hôtel et pour s'y réserver vingt à vingt-cinq semaines par an. Une véritable aubaine pour le canton qui se cherche maintenant d'autres locataires pour boucler ses douze mois! Tout cela serait bel et bon pour à peu près n'importe quel établissement hôtelier déficitaire! Mais justement, le Monte Verità n'est pas n'importe quel hôtel et le pauvre baron trop généreux doit s'en retourner dans sa tombe d'indignation et de chagrin: qu'a-t-on fait de ses dernières volontés, de quelle dimension artistique peut-on justifier des séminaires scientifiques? Si encore l'EPFZ consentait à grouper ses semaines pour laisser place aux arts, par exemple pendant l'été, où le Monte Verità pourrait se réouvrir au public et renouer avec sa vocation artistique! Mais non, les semaines scientifiques s'égrèneront au fil des saisons et les congressistes seront désormais les seuls habitants de la Montagne de la Vérité! Qui donc saura encore se mettre à l'écoute des vibrations magiques, quels visionnaires et quels poètes pour entendre encore la voix de la colline sous les grands arbres de la forêt, quels rêveurs et quels prophètes autour des pierres sacrées?

La culture alternative de la butte d'Ascona s'est certes développée en marge de

la vie quotidienne tessinoise. Les indigènes regardaient avec une vague inquiétude et un sentiment de totale incompréhension ces illuminés qui descendaient nus pieds s'approvisionner au village avec leurs barbes de prophètes et leurs amples vêtements flottants. Ils les appelaient les Balabiott, ce qui veut dire «ceux qui dansent nus». Et pourtant, c'est bien la complicité et l'appui politique du canton qui ont permis l'épanouissement de ces mythologies particulières, face à l'opposition farouche de l'église qui cherchait à interdire sous son ciel la pratique de ces religions extravagantes.

Alertés par la tournure que prenaient les événements, les artistes tessinois se sont émus du destin de la colline. Ils ont écrit, sollicité des entretiens avec les autorités politiques. Peine perdue, aucune réponse ne leur est parvenue. Touché au cœur par une histoire qui, depuis quinze ans, est un peu devenue la sienne, Harald Szeemann le grand prophète des mythologies individuelles s'est lui aussi lancé dans la bagarre. Le choix du Monte Verità pour le séminaire SPSAS de mai dernier est l'épisode suivant de cette lutte pour honorer le testament du feu baron et ranimer l'étincelle sacrée sur le Mont, l'épisode qui permettait de sensibiliser les artistes de toute la Suisse à l'avenir de ce haut-lieu des utopies, et de leur proposer de signer une pétition par laquelle ils demandent au gouvernement tessinois l'érection dans le parc d'un pavillon pour l'art.

Ranimer l'étincelle de l'utopie

C'est un miracle, insiste Harald Szeemann, que cette montagne si superbement située et si perpétuellement convoitée, ait pu résister à l'assaut de tous les projets immobiliers pourtant particulièrement rapaces en pays tessinois. Ce miracle avait nom von der Heydt. Et pourtant c'était un banquier, un homme d'argent et un mondain. Une personnalité à tout le moins complexe, à laquelle nous devons d'avoir senti l'unicité de ce lieu et d'avoir laissé toutes choses en l'état où il les avait trouvées. Nous n'avons pas le droit, après qu'il en ait fait cadeau à la collectivité de la soustraire à l'accès du public et d'étouffer ce fluide étrange qui fait sa force et son mystère.

Le projet de pavillon présenté par Szeemann dépasse le simple local d'expositions temporaires. La Montagne de la Vérité insuffle une manière de levain créateur qu'il s'agit de ne pas laisser perdre. Il faut y faire séjourner des artistes, leur mettre des ateliers à disposition dans les différents bâtiments, envisager même peut-être une sorte d'académie où des étudiants viendraient suivre des cours en compagnie de grands artistes contemporains. Ceux qui ont en

eux cette dimension d'utopie qui leur permettrait d'entrer en vibration avec le site: les Richard Long, Serra, Merz, Ruckriem, Clemente, Lewitt, de Maria. Pourquoi ne pas imaginer qu'une pièce monumentale par an soit installée sur la colline pour constituer au fil des ans, un jardin de sculptures. La danse y trouverait sa place elle aussi, elle dont l'histoire moderne est si étroitement mêlée à celle de la colline. C'est toujours à travers les arts non verbaux que le rayonnement du Mont a été le plus fort.

Il faut impérativement garder vivante et interdisciplinaire la Montagne de la Vérité. Capter à nouveau ce flux inspirateur qui souffle à travers ses grands arbres. Réactiver cette fusion des arts à laquelle rêvent tous ceux que tenaille le désir de l'œuvre d'art total.

«Pour moi, précise Szeemann, tout artiste authentique doit être habité par ce rêve et cette obsession. Et chaque instant doit être subordonné à quelque chose qui le dépasse: une utopie, un imaginaire. A défaut de quoi, l'instant n'est pas vraiment rempli.» Les idéologues du Monte Verità n'ont pas changé le cours de l'histoire du monde, pas même celle de la région. Pour eux, peu importait que leurs visions deviennent réalité, ils vivaient au plus près de leur imaginaire, et c'est cela qui comptait. Ils faisaient de leur vie leur œuvre. Si l'histoire de la colline rassemble un incroyable potentiel d'utopies, elle en montre clairement aussi l'essence et les limites, celles à partir desquelles elles veulent devenir puissance politique et imposer aux autres leur vérité. Celles par lesquelles elles quittent le domaine de la création pour devenir volonté de domination. Dans la mouvance des temps, l'artiste a voulu tenter de tout donner dans une seule œuvre, définitive et parfaite. Mais l'absolu n'est qu'un rêve qui garde le créateur en marche. Entre le rêve planétaire de l'artiste et les visées totalitaires du tyran, la frontière est fondamentale! Toute œuvre d'art est une énergie en mouvement qui ouvre les espaces de l'imaginaire. Tout régime dictatorial est un système figé dont toute l'énergie est canalisée dans la coercition.

Certes, de Wagner et sa mythologie combien équivoque parfois jusqu'à Beuys et son utopie sociale, les obsédés de l'art total ont rêvé de l'art qui change la société. Parfois l'artiste s'approche dangereusement de la frontière où le monstre rôde. Mais le pas vers le totalitarisme, aucun artiste ne l'a jamais franchi. L'art n'a jamais pris le pouvoir, c'est là sa grande force et le garant de sa liberté. C'est à cet endroit précis que se situe la frontière ténue mais infranchissable du pays d'utopie.

Fuyant le monde pour gagner une île de nature retrouvée, six cent cinquante destins individuels se sont croisés sur le Monte Verità. Ils ont rêvé à l'échelle pla-

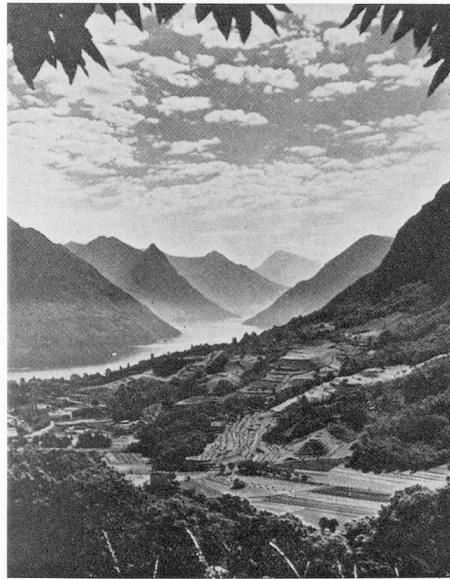
nétaire et ils n'ont même pas fait frémir l'écorce terrestre. Mais ils ont puissamment ensemencé le terreau de l'imaginaire, agrandi et enrichi les espaces intérieurs, parfois jusqu'au vertige, parfois jusqu'au délire. En notre époque post-industrielle, c'est à travers ceux qui ont échoué qu'il faudrait réécrire l'histoire. L'histoire du contre-pouvoir, celui de l'imaginaire!

Françoise Jaunin

Eine aussergewöhnliche Topographie

Ich liebe die winkeligen Linienführungen, die das Auge in den Himmel überträgt, um die Konstellationen zu erfassen, die mysteriös vorbereitete Anordnung einer Bewegung, und schliesslich den Boden selbst, die ebenste Fläche aller Figuren.

Michel Leiris



Vom Gipfel des Hügels, der den Lago Maggiore dominiert, bietet sich ein ergreifender, schwindelerregender Eindruck, auf einer Insel zu stehen. Die flüssige Schlange, die sich zwischen den Bergen windet, erinnert an Meeresarme. Die Verschleierung der aufeinanderfolgenden Ebenen erweckt den Eindruck, dass die letzte Kurve dazu vorgesehen ist, sich in ozeanische Unendlichkeit verlieren zu müssen. Der Monte Verità scheint eine am Rande der Welt liegende Insel zu sein.

Aber waren die geographische Lage und die fremdartige Schönheit der Gegend allein ausschlaggebend dafür, dass der Berg der Wahrheit für mehr als ein halbes Jahrhundert eine Art Bermuda-Dreieck des Geistes, die Kristallisation aller damals vertretenen Utopien, auf einem winzigen Punkt der Weltkarte wurde? Die Wissenschaftler unterstützen heute eher jene, die eine geologische Anomalie und magnetische Vibrationen als Gründe anführen, die Pendel ausschlagen lassen und sensible Menschen beeinflussen sollen. Dazu kommt, dass die Nordländer im Süden eine ideale Stätte sehen, die mythische Flucht der Rückkehr zur Natur, die im Licht badende mütterliche Landschaft, das verheissene Land der Weltverbesserer. Auch scheint Ascona, jenes unbekannte und unbedeutende, von den grossen Zentren entfernt liegende kleine Dorf, im letzten Drittel des 19. Jahrhunderts das Symbol dieser «terra incognita» zu sein, von dem alle träumen, die vor den umlaufenden Gerüchten und den täglichen Abstumpfungen geschützt, die Welt wiedererfinden wollen. Zu ihnen zählten

von Michail Bakunin bis zu Armand Schulthess all jene, die den magischen Hügel oder seine Umgebung kolonisierten, um aus ihnen die Metropole der alternativen Philosophien zu machen. Im Jahre 1974 kommt Harald Szeemann auf einen verlassenen Monte Verità. Er ist der Konservator ohne Museum – ausgenommen jenes der Obsessionen, das nur in seinen Vorstellungen existiert, und von dem er in seinen Wanderausstellungen Fragmente preisgibt, die kurzlebigen Gedichten gleichen. Er beginnt seine spirituellen Nachforschungen und erweckt den schlafenden Hügel der Utopisten zu neuem Leben. Der Berg ist ein echtes Palimpsest, auf das sich die Zeichen und Symbole der Mythologien seiner aufeinanderfolgenden Bewohner übereinandergelagert haben. In der Tat weist dieser magnetische Knotenpunkt, an dem die Visionäre und Poeten des Unmöglichen zusammenkommen, eine seltsame und reiche Geschichte auf. Dieser Berg, den Szeemann, der Regionalanthropologe, der eine kosmische Topographie aufstellen möchte, gerne mit einer vielbrüstigen Muttergöttin vergleicht, die mit ihrer Milch so viele grossartige Ideale und so viele verrückte Fantastereien nährte.

Metropolen der Alternativen

Die Saga des Monte Verità zerlegt sich in drei Teile. Akt 1: Eine erste Exilantenne lässt am Ufer des Weltensaumes eine handvoll Revolutionäre, Verrückte und Träumer zurück. Akt 2: Eine zweite Welle lässt die neuen Ideen und die

neue Kunst durchwandern; wie ein magnetischer Pol zieht sie die verschiedenen künstlerischen Avantgarden an. Akt 3: Die dritte Welle bedingt die Ankunft der goldbehangenen Exzentrischen, des internationalen jet set, das auf Einladung seines edlen Gastgebers zu jenen bezaubernden Stätten eilt, bis dessen Tod den Berg zum Waisen macht. Und der Hügel gerät in Vergessenheit. Ascona wird zu jener Zeit touristischer Eden, der sich nach lichterfülltem Süden, «Luxus, Ruhe und Ausschweifung» sehnenen Germanen und zur ruhigen und schönen Zufluchtsstätte, an der ein begütertes Rentenalter seinen Lebensabend verbringt. Das Paradies ist nicht gestorben, ist aber von nun an ein profanes geworden. Und dennoch ist Harald Szeemann, der Vestale des heiligen Feuers auf dem Berge, davon überzeugt, dass die Vibration auf dem Hügel noch nicht aufgehört hat und ein Hauch genügen würde, um den Funken wieder zum Leben zu erwecken!

Die Geschichte beginnt also im Jahre 1869, als der russische Anarchist und Marx-Gegner, Michail Bakunin in die Gegend kommt und die massloseste aller Utopien predigt, die der regierungslosen Gesellschaft. Seine Ankunft zieht einen Schwarm von Freiheitsanhängern aller Hautfarben, die auf universaler Ebene träumen, ins Tessin. Ganz in der Nähe rekreiert die russische Baronessa Antonietta von Saint-Léger in ihrem mit seltenen und luxuriösen Essenzen angeereicherten botanischen Garten das irdische Paradies. Dann kommen die Theosophen, die die Errichtung eines Laienklosters auf dem damals noch Monescia

genannten Hügel ins Auge fassen. Die Schenkung eines Landstückes in Dornach lässt sie nach Basel abziehen und das Tessin aufgeben. Anschliessend errichten die Lebensreformer, Vertreter einer zwischen Kapitalismus und Kommunismus liegenden Ideologie, ihre vegetabilische Cooperative und taufen den Hügel «Berg der Wahrheit». Kurze Zeit später folgen ihnen eine neue Anarchistenwelle, die aus Ascona eine Republik der Enterbten und Verfolgten machen will, und ein ehemaliger Freudianer, der von einer Universität zur Befreiung der Menschheit träumt. Der Berg berichtet murmelnd von zahllosen begeisterten revolutionären und manchmal widersprüchlichen Theorien: vom sozialen Engagement für eine klassenlose Gesellschaft bis zum Individualismus als Weg der Selbstverwirklichung, von der sexuellen Revolution bis zur mystischen Freimaurerei, von einer anarchistisch-kommunistischen Agrargemeinschaft bis zur Emanzipation der Frau oder den sonnenanbetenden Naturisten bis zu den Vorläufern der Ökologen, die die vollständige Rückkehr zur Natur verkünden.

Im Jahre 1909 kommt aus der Münchner Bohème die «kosmische Gräfin» mit ihrem Gefolge: der erste Künstlerzustrom beginnt. Alle wollen auf ihre Art eine Kunst herstellen, die sich von allen akademischen Richtungen unterscheidet. Unter der Ägide von Rudolf von Laban und seiner «Kunstschule», deren Programm die Einführung in alle Ausdrucksformen des menschlichen Genies vorsieht, macht zuerst der «Ausdruckstanz» mit Mary Wigman, Katja Wulff und Suzanne Perrottet seine Kinderschritte auf dem Hügel. Sogar die berühmte Isadora Duncan reist von Ascona an.

Der Krieg wütet in Europa. Das Tessin fragt nicht nach der Herkunft seiner Gäste und nimmt viele Emigranten auf. Unter ihnen befinden sich zahlreiche Künstler, die zwischen dem Stadtgemeindegemeinschaften Zürichs und der südländischen Natur des Tessins hin- und herpendeln. Es gibt Russen (von Jawlensky), Dadaisten (Hugo Ball, Arp; Hans Richter), auf die später die Konstruktivisten (El Lissitzky) folgen, die deutsche Gruppe «Grosser Bär» (Walter Helbig, Ernst Frick, Albert Kohler, Gordon MacCouch, Otto Niemeyer, Otto Van Rees, Marianne von Werefkin), die Künstler des Bauhauses (Albers, Bayer, Breuer, Schlemmer), die Schweizer Expressionisten (Ignaz Epper, Fritz Pauli, Robert Schürch). In den zwanziger Jahren ist der Tessiner Hügel zu einem wahren Künstlerdorf geworden. Die vegetabilische Cooperative ist der Auffassung, dass die Region überbevölkert ist, und verlässt definitiv die Schweiz in Richtung Brasilien.

Da die Gegend berühmt geworden war, fand sich logischerweise nun die beachtete Gesellschaft ein, die in ihrem

Schlepptau Architekten und Promoteure mit sich führte. In diesem Moment begann – nach Szeemann – der Abstieg. Aber urteilen wir nicht verfrüht, denn der Bankier, der im Jahre 1926 den Hügel Monte Verità für 160 000 Franken ankauft, ist durchaus kein gewöhnlicher Bankier. Er ist sogar eine ganz und gar aussergewöhnliche Persönlichkeit. Eduard Freiherr von der Heydt, Freund und Berater des Exkaisers Wilhelm II., ist ein berühmter Sammler orientalischer und primitiver Kunst (seine stattliche Sammlung heute im Rietberg Museum, Zürich, kann mit jenen des Louvre oder des British Museums wetteifern) und bedeutender Liebhaber der Malerei (Werke seiner Sammlung gingen an seine Geburtsstadt Wuppertal). Er lässt auf dem Tessiner Hügel ein Luxushotel errichten. Als Symbol der neuen Zeiten zeugt das vom Bauhausmitglied Emil Fahrenkamp entworfene Gebäude stolz von der typischen Ästhetik des internationalen Modernismus. Die Errungenschaften der neuen Architektur lassen sich klar ablesen: geometrische Strenge der konstruktivistischen Skulptur, glatte Fassaden, Fensterreihen, Flachdach, Einflüsse von Schiffsbau und Technologie, sichtbare Metallstrukturen und weite, horizontale Rhythmen. Auch die Innenausstattung ist zeitgemäss: Für die Sessel zeichnet Corbusier, für die Stühle Breuer, für die Lampen Wagenfeld und für die Lehnstühle Eames. Es ist nicht zu bestreiten, dass der Herr Baron einen guten Geschmack und ein prallgefülltes Portemonnaie besitzt. Er gibt zahlreiche Empfänge, und die vornehme Gesellschaft verkehrt in seinen Räumen. Aber zudem besitzt er einige recht extravagante Freunde, wie jenen baltischen Aristokraten, Elisar von Kupffer, der in Minusio ein «Sanctuarium Artis Elisarion» errichten lässt. Es ist seiner persönlichen Philosophie, dem Klarismus, gewidmet und von seiner Hand mit einem seltsam anmutenden Fresko verziert, das Anleihen an Botticelli und Maurice Denis aufweist. Bunt und einfältig wird ein «Reigen der Seligen» vorgetragen, mit Blumen, Vögeln und rosawangigen Hermaphroditen, die alle die Züge ihres Autors tragen.

Im Jahre 1933 kommen die ersten deutschen Emigranten. Der Friede von Ascona wird 1945 unterzeichnet. Seit 1950 gelangt das Tessiner Dorf auf Grund des deutschen Wirtschaftswunders als mondäner und alternder Aufenthaltsort in Mode. Die schwärmerischen Poeten und die Propheten der besseren Zeiten ziehen sich in die entlegenen Täler zurück. In Auressio, im Onsernonetal, widmet Armand Schulthess, der letzte Utopienerschöpfer des tiefen Tessins, zwanzig Jahre seines Lebens der Realisierung seiner Wald-Enzyklopädie, die zu einem Werk der art-brut wurde, und eine Mischung aus totaler Poesie und junksculpture zeigt.

Der Dornröschenschlaf des Hügels

Bei seinem Tod im Jahre 1964 vermacht Freiherr von der Heydt seinen Hügel dem Kanton Tessin und beauftragt die Gemeinde von Ascona, der Stätte eine künstlerische Bestimmung von grosser Bedeutung zu bewahren. Weder der eine, noch die andere bemühen sich, den letzten Willen des verstorbenen Donators in die Tat umzusetzen. Die Angelegenheit ist in Vergessenheit geraten und von den Gebäuden blättert der Putz, als der Pilger des Berges, Harald Szeemann, sich dagegen auflehnt, dass ein so reicher und passionierender Abschnitt der Geschichte der Utopien aus den Erinnerungen gestrichen wird. Er legt die Geschichte des Monte Verità an Hand einer grossen Wanderausstellung dar, die im Museum von Ascona, auf dem Monte Verità und den Brissagoinseln beginnt. Die Tournee führt zwischen 1978 und 1980 nach Zürich, Berlin, Wien und München, Orten, zu denen die Gäste des magischen Berges in spiritueller und künstlerischer Hinsicht eine ausserordentliche Beziehung besaßen. Die folgende Etappe dieser Renaissance umfasste die Restaurierung der Casa Anatta und der Casa Selma, der in theologisch beeinflusster Architektur errichteten Holzhäuser der Gründer der vegetabilischen Kolonie, und deren Aufnahme in den Kontext der Monte Verità-Saga. Zimmer für Zimmer erzählen sie, unterstützt von Photographien, Malereien, Briefen, Gegenständen und anderen Dokumenten, von einer der Utopien, die hier geeigneten Nährboden in Überfluss fand. Die letzte Etappe bildete die Errichtung eines kleinen Holzgebäudes auf dem Hügel in der Nähe der heute im Wald vor sich hinrostenden Bäder und Duschen der Reformgemeinschaft. Es sollte das Fresko und das beinahe hippy-ähnliche Paradies des edlen Elisar aufnehmen, dessen Tempel in Minusio ab 1976 in ein lebloses Kulturzentrum umgewandelt wurde. In jüngster Zeit stellt sich die Gemeinde von Minusio ärgerlich die Frage, ob sie den 6-Millionen-Umbau des Elisarions nicht durch ein ebenso grosses Budget wieder rückgängig machen sollte!

Aber heute schwebt ein schwarzer Schatten über dem heiligen Hügel. Bemüht, das Hotel des Monte Verità aus den sich akkumulierenden roten Zahlen zu führen, hat sich der Kanton Tessin dazu entschlossen, das Gebäude in ein Seminar- und Kongresszentrum umzuwandeln. Die Eidgenössische Technische Hochschule Zürich würde den grössten Nutzen davon tragen: Sie legte für die Instandsetzung des Hotels und eine Reservierung von 20 bis 25 Wochen pro Jahr auf Anhieb zwei Millionen auf den Verhandlungstisch. Ein wahrer Glücksfall für den Kanton, der nun nach anderen Mietern sucht, um seine zwölf Monate auszubuchen! Dies wäre eine

gute Lösung für beinahe jedes defizitäre Hotelierunternehmen. Nun ist aber der Monte Verità nicht irgendein beliebiges Hotel, und der arme, zu freigiebige Baron muss sich vor Entrüstung und Gram im Grabe herumdrehen: Was hat man nur mit seinem letzten Willen gemacht, aus welcher künstlerischen Sicht kann man wissenschaftliche Seminare rechtfertigen? Wenn die ETH Zürich noch damit einverstanden wäre, ihre Wochen zu gruppieren, um den Künstlern Platz einzuräumen – zum Beispiel während des Sommers, in dem der Monte Verità seine Tore der Öffentlichkeit aufschliessen und mit seiner künstlerischen Bestimmung wieder anknüpfen könnte. Aber nein, die Wissenschaftswochen sind über alle Jahreszeiten zerstreut, und die Kongressteilnehmer werden künftig die einzigen Bewohner des Berges der Wahrheit sein! Wer wird dann noch die magischen Vibrationen empfangen können, welche Visionäre und welche Poeten, welche Träumer und welche Propheten an den heiligen Steinen die Stimme des Hügels unter den grossen Bäumen des Waldes hören?

Die alternative Kultur des Anconeser Hügels hat sich sicherlich am Rande des Tessiner Alltagslebens entwickelt. Die Einheimischen betrachteten etwas beunruhigt und völlig verständnislos diese Erleuchteten mit ihren Prophetenbärten, die barfuss und in weite, fließende Gewänder gehüllt zum Einkauf ins Dorf herabstiegen. Sie nannten sie die «Balabiott», d. h. «jene, die nackt tanzen». Und dennoch ist es gerade diesem Kanton zu verdanken, der die Ankömmlinge begünstigte und ihnen politische Unterstützung gewährte, dass sich diese eigentümlichen Mythologien entfalten konnten. Auf der anderen Seite stand der heftige Widerstand der Kirche, die das Ausüben dieser extravaganten Religionen unter ihrem Himmel zu verbieten suchte.

Von der Wende alarmiert, die die Dinge nahmen, engagierten sich die Tessiner Künstler für das Schicksal des Hügels. Sie griffen zur Feder und baten um Gespräche mit Behördenvertretern. Verlorene Liebesmüh' – sie erhielten keine Antwort. Harald Szeemann, der grosse Prophet der individuellen Mythologien, dem diese Geschichte seit fünfzehn Jahren ans Herz gewachsen ist, griff ebenfalls in den Streit ein. Die Wahl der GSMBA, ihr Seminar auf dem Monte Verità abzuhalten, war der nächste Schritt im Kampf, das Testament des verstorbenen Barons zu ehren und den heiligen Funken auf dem Berg wieder zu beleben. Man wollte die Künstler auf gesamtschweizerischer Ebene für die Zukunft dieser Hochburg der Utopien sensibilisieren und ihnen vorschlagen, eine an die Tessiner Regierung adressierte Petition zu unterschreiben, die die Errichtung eines Kunstpavillons im Park der Anlage vorsieht.

Den Funken der Utopie entfachen

Es ist, laut Harald Szeemann, ein Wunder, dass der ständig umworbene Berg trotz seiner hervorragenden Lage dem Ansturm aller Überbauungsprojekte widerstehen konnte, die im Tessin besonders gewinnstüchtig sind. Dies Wunder trug den Namen von der Heydt. Er war zwar Bankier, Geschäftsmann und Vertreter der mondänen Welt, aber eine sehr komplexe Persönlichkeit, die die Einmaligkeit dieses Ortes erkannt hat, und der wir verdanken, dass alles in seinem ursprünglichen Zustand belassen wurde. Nachdem er die Stätte der Allgemeinheit schenkte, besitzen wir nicht das Recht, sie dem Zutritt der Öffentlichkeit zu entziehen, und dies seltsame Fluidum zu ersticken, die seine Kraft und sein Mysterium bilden.

Das von Szeemann vorgestellte Pavillon-Projekt überschreitet den Rahmen eines einfachen, für Wechsellausstellungen vorgesehenen Gebäudes. Der Berg der Wahrheit selbst regt zur Schöpfung an – und in dieser Funktion sollte er erhalten bleiben. Hier muss Künstlern Aufenthaltsmöglichkeiten gegeben, Ateliers in den verschiedenen Gebäuden zur Verfügung gestellt und vielleicht sogar eine Art Akademie eingerichtet werden, an der sich Studenten in Gemeinschaft mit grossen zeitgenössischen Künstlern weiterbilden können. Es wäre an Künstler zu denken, deren Utopie-Dimension mit dem heiligen Ort mitzuschwingen verstünde, wie Richard Long, Serra, Merz, Rückriem, Clemente, Lewitt, de Maria. Wäre es nicht auch vorstellbar, dass jedes Jahr ein monumentales Werk auf dem Hügel installiert wird, so dass im Laufe der Jahre ein mit Skulpturen angereicherter Garten entsteht? Die Kunstgattung Tanz wäre auch vertreten; gerade seine jüngere Geschichte war eng mit jener des Hügels verwoben. Festzuhalten ist, dass der Berg durch die nichtverbalen Künste am meisten Ausstrahlungskraft besass.

Unwiderruflich muss der Berg der Wahrheit am Leben erhalten und interdisziplinär bleiben. Von Neuem muss dieser inspirierende Flux, der durch seine grossen Bäume weht, aufgefangen werden, und die Verschmelzung der Künste wieder belebt werden, von der alle träumen, die der Wunsch nach dem Gesamtkunstwerk in Atem hält. Nach Szeemann müsste jeder echte Künstler diesen Traum und diese Obsession besitzen. Und jeder Augenblick muss einer Sache untergeordnet sein, die über ihn hinausgeht – eine Utopie, eine Traumvorstellung. Ist dies nicht der Fall, so ist der Augenblick nicht wirklich ausgenutzt. Die Ideologen des Monte Verità haben den Lauf der Welt nicht verändert, nicht einmal den der Region. Für sie war nicht ausschlaggebend, dass ihre Visionen verwirklicht wurden; was zählte war, dass sie in allernächster Nä-

he ihrer Traumvorstellungen lebten. Sie gestalteten ihr Leben zu ihrem Werk. Wenn die Geschichte des Hügels ein unglaubliches Potential von Utopien vereint, so zeigt sie auch deutlich deren Wesenheit und Grenzen, von denen aus sie politische Gewalt werden und ihre Wahrheit anderen aufzwingen wollen. Jene, mit denen sie das Gebiet der Kreation verlassen, um Herrschaftscharakter anzunehmen. Im Verlauf der Zeiten bemühte sich der Künstler, alles in ein einziges, definitives und perfektes Werk zu legen. Aber das Absolute ist nur ein Traum, der den Schöpfenden dazu zwingt, immer weiter vorwärts zu gehen. Zwischen dem universal ausgerichteten Traum des Künstlers und den totalitären Zielen des Tyrannen herrscht ein fundamentaler Unterschied. Jedes Kunstwerk ist eine sich in Bewegung befindende Energie, die die Räume des Imaginären erschliesst. Jede Diktatur ist ein erstarrtes System, dessen ganze Energie unter Zwang in eine Richtung geführt wird.

Sicherlich träumten die von totaler Kunst Besessenen – von Wagner und seiner so zweideutigen Mythologie manchmal bis zu Beuys und seiner sozialen Utopie – von einer Kunst, die die Gesellschaft verändert. Manchmal bewegt sich der Künstler gefährlich nahe an der Grenze des Abgrunds, in dem das Unheil brodet. Aber den Schritt zum Totalitarismus hat noch kein Künstler getan. Die Kunst hat niemals die Macht übernommen; hierin liegt ihre grosse Stärke, dies ist ihr Freiheitsgarant. Genau an dieser Stelle befindet sich die schmale, aber unüberschreitbare Grenze des Landes der Utopie.

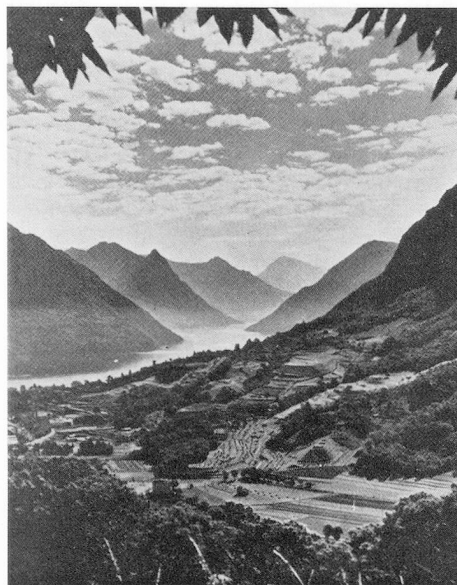
650 Einzelschicksale sind vor der Welt geflohen, um eine Insel wahrer Natur einzunehmen. Sie träumten auf universaler Ebene und haben nicht einmal die Erdrinde lockern können. Aber sie bestellten kraftvoll das Gebiet des Imaginären, erweiterten und bereicherten die geistigen Sphären – manchmal bis zum Taumel, manchmal bis zum Wahn. In unserer nach-industriellen Epoche müsste man die Geschichte nach dem Leben derer neu schreiben, die gescheitert sind: eine Geschichte der Herrschaftslosigkeit, jene des Imaginären!

Françoise Jaunin

Una topografia sacra

«Amo i tracciati spigolosi che l'occhio proietta nel cielo per individuare le costellazioni, lo spiegarsi misteriosamente premeditato d'un movimento, infine il suolo medesimo, luogo piano per eccellenza di tutte le figure.»

Michel Leiris



Dal sommo della collina che domina il lago Maggiore, l'impressione è commovente, insulare e vertiginosa. Il serpente liquido che scorre tra le montagne si dà l'aria di un braccio di mare. Nel profilo sfumato dei piani successivi, l'ultima curva sembra annunciare infiniti oceani. Il Monte Verità è come un'isola arenata ai bordi del mondo.

Ma la situazione geografica e la strana bellezza del luogo bastano per spiegare come la Montagna della Verità, in più di mezzo secolo, sia diventata una sorta di triangolo delle Bermude dello spirito, la cristallizzazione, su un punto minuscolo della carta del mondo, di tutte le utopie in auge? Taluni parlano piuttosto, e gli scienziati oggi tendono a dar loro ragione, di un'anomalia geologica e di vibrazioni magnetiche che farebbero impazzire i pendoli ed entrerebbero in risonanza con le anime sensibili.

C'è poi d'aggiungere che il Sud resta per i Nordici la proiezione di un luogo ideale, il punto di fuga mitico del grande ritorno alla natura, la terra promessa dei perfezionatori del mondo. Cosicché Ascona, piccolo villaggio sconosciuto, senza storia e al margine dei grandi centri, appare nell'ultimo terzo del diciannovesimo secolo come il simbolo di questa «terra incognita» a cui sognano tutti quelli che vogliono reinventare il mondo al riparo dei rumori del tempo e dello spumeggiare dei giorni. Tutti quelli che, da Michele Bakunin ad Armand Schult-hess, hanno colonizzato la collina magica o i suoi dintorni per farne la metropoli delle filosofie alternative.

È nel 1974 che Harald Szeemann, il conservatore senza museo, se non quello delle ossessioni che esistono solo nella

sua testa e di cui, come fossero poemi effimeri, egli rivela alcuni frammenti attraverso esposizioni itineranti, arriva su un Monte Verità oramai abbandonato, comincia il lavoro di archeologia spirituale e sveglia la collina addormentata delle utopie. Il Monte è un vero e proprio palinsesto nel quale sono sedimentati i segni e i simboli delle mitologie appartenenti agli abitanti che vi si sono succeduti. Strana e impressionante, per la verità, la storia di questo nodo magnetico su cui convergono i visionari e i poeti dell'impossibile! Questa montagna che Szeemann, antropologo regionale per una topografia cosmica, vorrebbe confrontare a una dea marina le cui numerose mammelle avrebbero alimentato con il loro latte molti magnifici ideali e molte folli chimere.

Metropoli delle alternative

La saga del Monte Verità si scrive in tre atti. Atto primo: un'ondata iniziale di esiliati porta su questa riva alle frange del mondo un manipolo di rivoluzionari, di folli e di sognatori. Atto secondo: un'altra ondata fa transitare idee e arti nuove; avanguardie artistiche diverse vengono attratte come da un polo magnetico. Atto terzo: la terza ondata segna l'arrivo di eccentrici brillantati. Di un intero jet set internazionale che accorre su questi luoghi incantevoli per dar seguito all'invito del nobile anfitrione, prima che questi muoia lasciando orfano il Monte Verità. Poi il sipario cala sulla collina. Ascona diventa allora l'eden turistico dei Germani con la nostalgia del Sud luminoso, desiderosi di «lusso, cal-

ma e voluttà», e l'oasi di tranquillità e di bellezza in cui una terza età agiata viene a vivere gli ultimi anni. Il paradiso non è morto ma, oramai, è ridotto a un paradiso profano. Ciononostante Harald Szeemann, vestale del fuoco sacro della collina, non ha dubbi: c'è ancora una vibrazione sull'altura, basterebbe un soffio per rianimare la scintilla.

La storia comincia dunque nel 1869, con l'arrivo nella regione dell'anarchico russo avversario di Marx Michele Bakunin che predica la più immensa di tutte le utopie, quella della società senza governo. La sua presenza attira in Ticino una nebulosa di libertari d'ogni risma che sognano in dimensioni dell'universo. Poco distante, sulle isole di Brissago, la contessa russa Antoi netta di Saint-Léger reinventa il paradiso terrestre nel suo giardino botanico dalle essenze rare e lussureggianti. Poi arrivano i teosofi che accarezzano il progetto di costruire un convento laico in un luogo chiamato ancora la Monescia. La donazione di un terreno a Dornach li farà partire per Basilea e rinunciare al Ticino. Sarà la volta allora dei riformatori della vita, ideologi di una terza via tra capitalismo e comunismo, che installano una cooperativa vegetaliana e battezzano la collina con il nome di Montagna della Verità. Li seguirà poco dopo una nuova ondata di anarchici che intendono fare di Ascona la repubblica dei diseredati e dei perseguitati e uno psichiatra dissidente di Freud che sogna un'università per la liberazione dell'umanità. Sulla collina brulicano mille teorie rivoluzionarie appassionanti e talora antinomiche: dall'impegno sociale per una società senza classi all'individualismo come via per l'autorealizzazione, dalla rivoluzione sessuale alla massoneria mistica, da una comunità agraria anarchico comunista all'emancipazione della donna, o dai naturalisti «adoratori del sole» agli ecologisti ante litteram che predicano il grande ritorno alla natura.

A partire dal 1909, l'arrivo della «contessa cosmica», della bohème monachese e del suo seguito dà il primo impulso all'afflusso di artisti. Tutti, a modo loro, sono animati dal desiderio di fare un'arte diversa, estranea a tutte le accademie. Sotto l'egida di Rudolf von Laban e della sua scuola d'arte, il cui programma prevede l'iniziazione a tutti i modi d'espressione del genio umano, è la «Nuova Danza» che muove, con Mary Wigman, Katia Wulff e Suzanne Perrottet, i primi passi sulla collina. Persino la grande Isadora Duncan fa il viaggio ad Ascona.

Ma la guerra imperversa in Europa, e il Ticino, che non chiede il passaporto ai propri ospiti, accoglie molti emigranti. Fra questi molti artisti che fanno la spola tra l'effervescenza urbana zurighese e la natura meridionale ticinese, ci sono russi (von Jawlensky), dadaisti (Hugo Ball, Arp, Hans Richter), seguiti a ruota dai costruttivisti (El Lissitzky), dal gruppo

tedesco della «Grande Orsa» (Walter Hebig, Ernst Frick, Albert Kohler, Gordon Mc Couch, Otto Niemeyer, Otto van Rees, Marianne von Werefkin), dagli artisti del Bauhaus (Albers, Bayer, Breuer, Schlemmer) e dagli espressionisti svizzeri (Ignaz Epper, Fritz Pauli, Robert Schürch).

Negli anni venti la collina ticinese diventa un vero villaggio d'artisti. La cooperativa dei vegetaliani comincia a trovare la regione troppo affollata e lascia definitivamente la Svizzera per spostarsi in Brasile. Man mano che il luogo diventa famoso, seguendo la ferrea logica dell'economia, fanno però la loro apparizione gli ambienti danarosi. Nel loro solco si muovono gli architetti e i promotori. È in questo momento, sospira Szeemann, che tutto comincia a guastarsi. Ma non anticipiamo troppo, visto che il banchiere che riacquista nel 1926 la collina del Monte Verità per centosessantamila franchi, non è per niente un banchiere ordinario. Anzi è assolutamente straordinario.

Edouard von der Heydt, barone di mestiere, consigliere amico dell'ex-imperatore Guglielmo II, grande collezionista d'arte orientale e primitiva (la sua prestigiosa collezione, esposta ora nel museo zurighese di Rietberg, può rivaleggiare con quella del Louvre o del British Museum) e appassionato di pittura (l'eredità è toccata alla sua città natale di Wuppertal), fa costruire sulla collina ticinese un albergo di lusso. Simbolo dei tempi nuovi, l'edificio mostra con fierezza, dietro la firma bauhausiana di Emil Fahrenkamp, l'estetica tipica del modernismo internazionale. Vi si legge, come succede sempre nei casi che fanno scuola, il credo della nuova architettura: il rigore geometrico della scultura costruttivista, la facciata libera, le finestre a schiera, il tetto-terrazza, l'ispirazione navale e tecnologica, le strutture metalliche apparenti e i grandi ritmi orizzontali. L'interno non è da meno: le poltrone portano la firma di Corbusier, le sedie quella di Breuer, le lampade di Wagenfeld e le draio di Eames. Insomma il signor barone ha il gusto sicuro e il portafoglio ben guarnito. Il bel mondo frequenta con assiduità i suoi animatissimi salotti. Non gli mancano neppure amici stravaganti, come quell'aristocratico baltico, Elisar von Kupffer che fa costruire a Minusio un «Sanctuarium Artis Elisarion» dedicato alla sua filosofia personale, il «clarismo», per illustrarlo egli stesso con un affresco inenarrabile, carico di ricordi presi a prestito da Botticelli e da Maurice Denis. Vi si racconta con il tono del colore naïf e in modo pretenzioso un «mondo di beati» ricco di fiori, di uccelli, di ermafroditi dalle carnagioni rosee e glabre come saponette che hanno tutti il viso del loro creatore.

Nel 1933 cominciano ad arrivare gli emigranti tedeschi. La pace di Ascona è firmata nel 1945. A partire dal 1950, con-

sequenze del miracolo economico tedesco, il villaggio ticinese diventa la stazione di moda per il bel mondo e per gli anziani. I poeti visionari e i profeti dei mondi migliori si ritirano nelle valli più appartate. Ad Auressio nella valle Onsernone, Armand Schultess, ultimo creatore di utopie del profondo Ticino, consacra venti anni della sua vita per realizzare un'enciclopedia della foresta, un'opera d'arte greggia in forma di poesia totale e di «junk-sculpture».

La collina con il bosco addormentato

Nel 1964 il barone muore e lascia la collina al canton Ticino, affidando al comune di Ascona il compito di conservare una vocazione artistica di alto profilo. Nessuno dei due si mostra però molto sollecito nel rispettare la volontà del defunto donatore. Sul caso viene tranquillamente calato un velo di silenzio e gli stabili sono oramai decrepiti quando il pellegrino del Monte, Harald Szeemann, si commuove nel vedere così cancellata dai luoghi e dalle memorie una pagina tanto profusa e appassionante della storia delle utopie. È in quel preciso momento che egli intraprende il progetto di raccontarla attraverso una grande esposizione-affresco che parte dal Museo di Ascona, dal Monte Verità e dalle Isole di Brissago per spostarsi in tournée, tra il 1978 e il 1980, fino a Zurigo, Berlino, Vienna e Monaco, tutti luoghi altamente significativi nella geografia spirituale e artistica degli ospiti della montagna magica. Tappa successiva di questa rinascita, la Casa Anatta, poi la Casa Selma, le case di legno ispirate all'architettura teosofica dei fondatori della comunità vegetaliana, vengono restaurate e dedicate alla saga del Monte Verità. Da una stanza all'altra, con l'ausilio di fotografie, dipinti, lettere, oggetti e documenti vari, si svolge il racconto di un'utopia che ha trovato lo spazio a sua (dis)misura. Ultima tappa in ordine di tempo: la costruzione, in vetta alla collina, proprio accanto ai bagni e alle docce degli uomini della comunità riformista, che stanno arrugginando tranquillamente nella foresta, di un piccolo edificio in legno per sistemare l'affresco circolare e il paradiso (hippy prima del tempo) realizzati dal nobile Elisar, il cui tempio di Minusio è stato demolito per lasciare il posto a un centro culturale senza anima. Ora il comune di Minusio, dopo aver speso sei milioni, si sta mordendo le dita e si domanda se non dovrà spenderne altri sei... per ricostruire l'Elisarion!

Ma oggi un'ombra nera incombe sulla collina sacra. Il canton Ticino, preoccupato di togliere l'albergo del Monte Verità dalle cifre rosse in cui sembra irrimediabilmente sprofondata, ha deciso di trasformare lo stabile in luogo di seminari e di congressi. La scuola politecnica di Zurigo ne sarà la principale beneficia-

ria: fin dall'inizio ha messo sul tavolo dei negoziati due milioni per il restauro dell'albergo e per riservarsi dai venti ai venticinque seminari all'anno. Una vera manna per il cantone che sta cercando ora altri locatari per riempire tutti i dodici mesi dell'anno. Tutto questo potrebbe forse andar benissimo per qualsiasi altro stabilimento alberghiero deficitario! Ma il Monte Verità non è proprio un albergo qualsiasi e il povero barone troppo generoso si starà girando nella tomba per l'indignazione e il dispiacere: che ne è stato delle sue ultime volontà? Quale dimensione artistica può essere attribuita a seminari scientifici? Se almeno la SPZF consentisse a concentrare le proprie settimane per lasciar posto alle arti, ad esempio durante l'estate, e permettere al Monte Verità di riaprirsi al pubblico e rinnovare la sua vocazione artistica! Invece no, le settimane scientifiche si distribuiranno sul filo di tutte le stagioni e i congressisti saranno oramai i soli abitanti della Montagna della Verità! Chi dunque saprà ancora mettersi all'ascolto delle vibrazioni magiche? Quali visionari e quali poeti ascolteranno ancora la voce della collina sotto i grandi alberi della foresta? Quali sognatori e quali profeti troveranno posto attorno alle pietre sacre?

La cultura alternativa della collina di Ascona si è certo sviluppata ai margini della vita quotidiana ticinese. Gli indigeni guardavano con una vaga inquietudine e un sentimento di totale incomprensione questi illuminati che scendevano a piedi nudi per fare acquisti nel villaggio con le loro barbe di profeti e i loro vestiti larghi e svolazzanti. Li chiamavano i *balabjott*, che vuol dire «quelli che danzano nudi». Eppure è proprio la complicità e l'appoggio politico del cantone che hanno reso possibile il rigoglio di queste particolari mitologie, malgrado l'opposizione caparbia della chiesa che cercava di proibire sotto il suo cielo la pratica di queste religioni stravaganti.

Allarmati dalla piega che stavano prendendo gli avvenimenti, gli artisti ticinesi si sono lasciati commuovere dal destino della collina. Hanno scritto e sollecitato incontri con le autorità politiche. Fatica vana, non hanno ricevuto nessuna risposta. Toccato profondamente da una storia che, da quindici anni, è diventata un po' la sua storia, Harald Szeemann, il grande profeta delle mitologie individuali, si è lanciato anche lui nella mischia. La scelta del Monte Verità per il seminario SPSAS del maggio scorso è un ulteriore episodio di questa lotta intesa ad onorare il testamento del defunto barone e a rianimare la scintilla sacra sul Monte, un episodio che permetteva di sensibilizzare gli artisti di tutta la Svizzera sull'avvenire di questo alto luogo delle utopie e di far loro sottoscrivere una petizione indirizzata al governo ticinese per la costruzione nel parco di un padiglione da destinare all'arte.

Rianimare la scintilla dell'utopia

È un miracolo, insiste Harald Szeemann, che questa montagna così ben situata e così eternamente ambita, abbia potuto resistere all'assalto di tutti i progetti immobiliari che nel paese ticinese risultano, peraltro, particolarmente rapaci. Questo miracolo si chiamava von der Heydt. Eppure era un banchiere, un uomo di mondo e di molti soldi. Una personalità quantomeno complessa, a cui noi dobbiamo essere grati per aver intuito l'unicità di questo luogo e per aver lasciato ogni cosa nello stato in cui l'aveva trovata. Noi non abbiamo il diritto, dopo che ne ha fatto dono alla collettività, di sottrarlo all'accesso pubblico e di soffocare questo fluido strano che costituisce la sua forza e il suo mistero.

Il progetto di padiglione presentato da Szeemann va oltre il semplice locale per esposizioni temporanee. La Montagna della Verità infonde una sorta di lievito creatore che si tratta di non lasciar perdere. Bisogna farvi soggiornare artisti, metter loro a disposizione alcuni atelier nei diversi stabili, considerare addirittura l'eventualità di una specie d'accademia in cui gli studenti verrebbero a frequentare i corsi in compagnia dei grandi artisti contemporanei. Coloro che hanno in essi una tale dimensione di utopia da poter entrare in vibrazione con il posto: i Richard Long, i Serra, i Merz, i Rückriem, i Clemente, i Lewitt, i de Maria. Perché non immaginare di installare ogni anno un'opera monumentale sulla collina così da costituire con il tempo un giardino delle sculture? Anche la danza, la cui storia moderna è così strettamente legata a quella della collina, troverebbe il suo posto. È pur sempre attraverso le arti non verbali che l'influenza del Monte ha raggiunto i livelli più elevati.

Occorre imperativamente tener viva e interdisciplinare la Montagna della Verità. Captare di nuovo questo flusso ispiratore che soffia attraverso i grandi alberi. Riattivare questa fusione delle arti cui sognano tutti i fautori dell'opera d'arte totale.

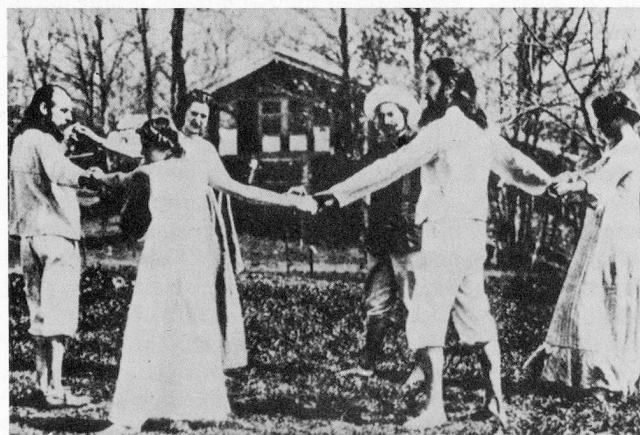
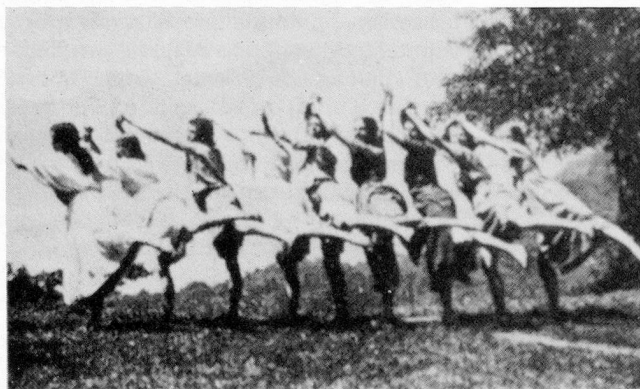
«Per me, precisa Szeemann, ogni artista autentico deve essere abitato da questo sogno e da questa ossessione. E ogni istante deve essere subordinato a qualcosa che lo superi: un'utopia, una fantasia. In mancanza di questo, l'istante non viene veramente realizzato». Gli ideologi del Monte Verità non hanno cambiato il corso della storia del mondo, e neppure quello della storia locale. A loro non importava molto che le proprie visioni diventassero realtà, vivevano giusto accanto all'immaginario e questo è ciò che contava. Facevano delle loro vite la loro opera. Se la storia della collina riunisce un incredibile potenziale di utopie, essa ne mostra chiaramente anche l'essenza e i limiti, quelli di chi vuole diventare potenza politica e imporre la propria verità agli altri. Quelli per cui essa stessa

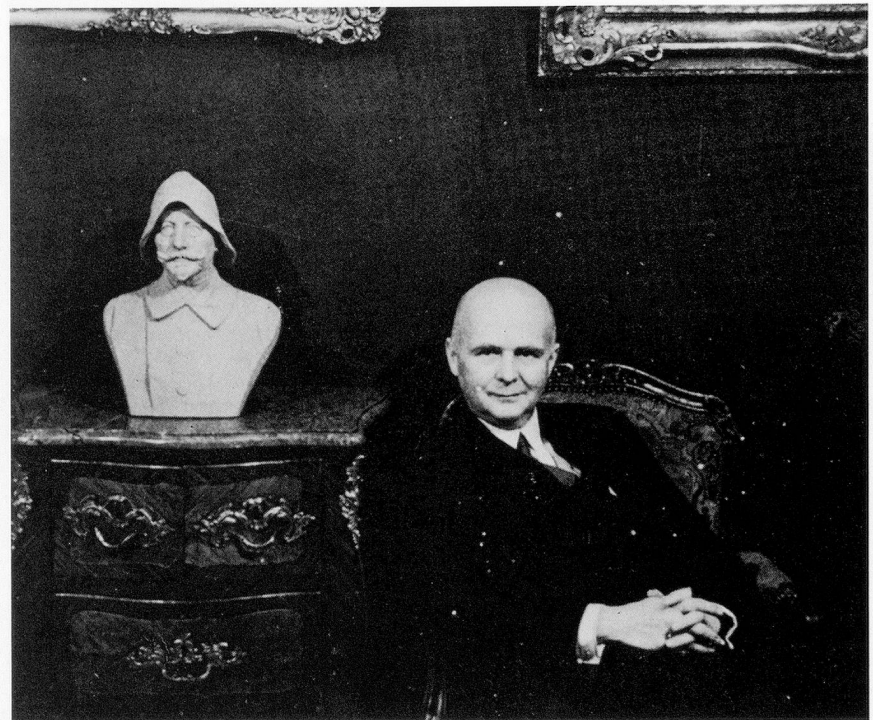
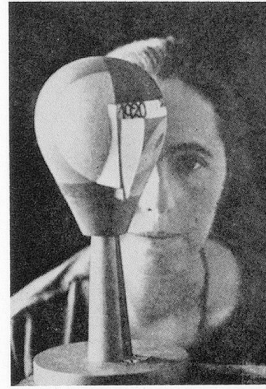
abbandona il campo della creazione per diventare volontà di dominio. A dipendenza dei periodi, l'artista ha voluto tentare di dare tutto in una sola opera, definitiva e perfetta. Tuttavia l'assoluto non è che un sogno del creatore in cammino. Tra il sogno planetario dell'artista e le mire totalitarie del tiranno, la frontiera è fondamentale! Ogni opera d'arte è un'energia in movimento che apre gli spazi dell'immaginario. Ogni regime dittatoriale è un sistema fossilizzato la cui energia è canalizzata nella coercizione. Certo, da Wagner con la sua, spesso equivoca, mitologia fino a Beuys con la sua utopia sociale, gli ossessionati dell'arte totale hanno sempre sognato di poter usare l'arte per cambiare la società. Talune volte capita che l'artista si avvicini pericolosamente ai paraggi in cui si aggira il mostro. Ma il passo verso il totalitarismo, nessun artista non l'ha mai fatto. L'arte non ha mai preso il potere, qui risiede la sua forza e la garanzia della sua libertà. È in questo punto preciso che si situa la fragile ma insuperabile frontiera del paese dell'utopia. In fuga dal mondo per scovare un'isola di ritorno alla natura, 650 destini individuali si sono incrociati sul Monte Verità. Hanno sognato a livello planetario e non hanno neppure fatto fremere la crosta terrestre. Ma hanno potentemente inseminato la terra dell'immaginario, allargato e arricchito gli spazi interiori, talora fino alla vertigine, talora fino al delirio. In questa epoca post-industriale la storia dovrebbe essere riscritta proprio da chi ha fallito. La storia del contropotere, quello dell'immaginario.

Françoise Jaunin



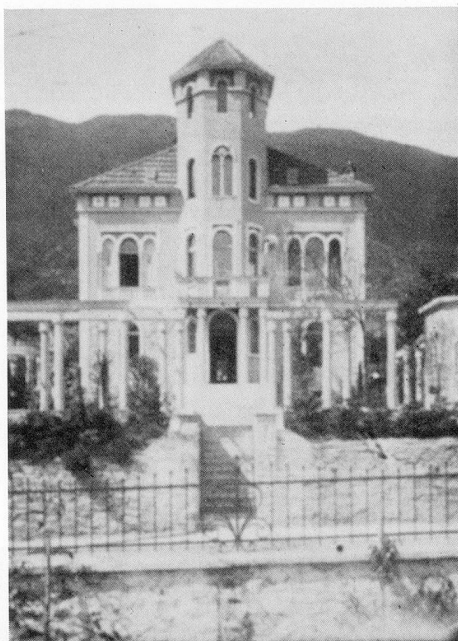
La «Nouvelle Danse» fait ses premiers pas sur le Monte Verità.

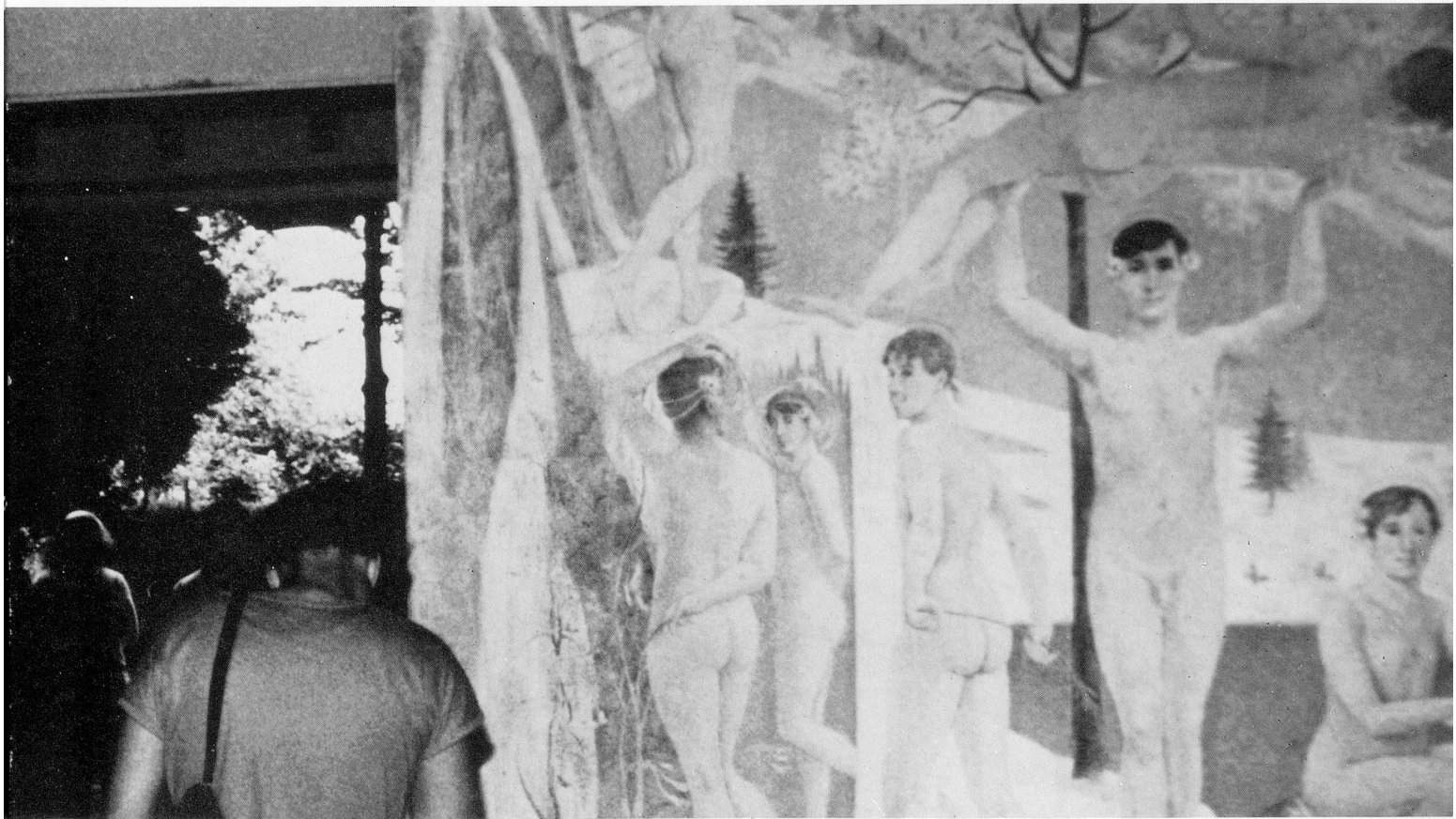
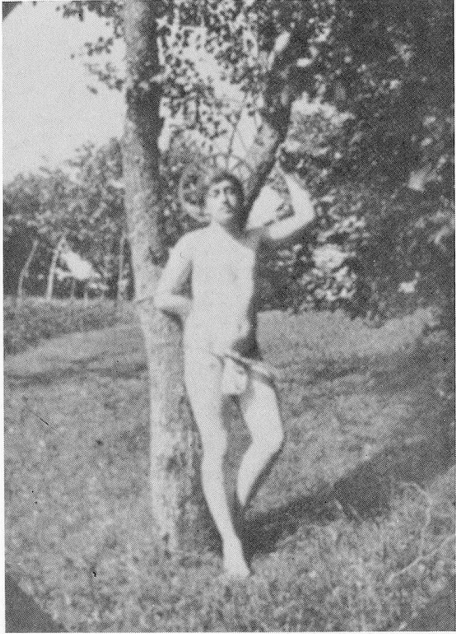




Le mécène et son
village d'artistes

«Il mondo
dei beati»





Un souffle
visionnaire

